



Conflit israélo-palestinien Les enfants de Gaza, entre haine et méfiance



Des enfants palestiniens participent à une manifestation vendredi à Gaza, pour dénoncer le raid israélien qui a fait neuf morts, la veille, dans un camp de Jénine, en Cisjordanie.

AFP

Dans l'enclave, pilonnée vendredi, la santé mentale des jeunes vacille. Des Genevois témoignent d'une société détruite par les bombes et les luttes intestines.
Andrés Allemand Smaller

«À chaque fois c'est pareil: entre deux guerres, tout le monde oublie les enfants de Gaza!» Ahmed Alazbat, 32 ans, né dans l'enclave palestinienne et réfugié à Genève, veut briser le silence. Une nouvelle fois, l'armée israélienne a procédé, vendredi à l'aube, à deux séries de

frappes dans le nord et le centre de la bande de Gaza, en réponse à des tirs de roquettes non revendiqués en provenance du territoire. La veille, les groupes armés palestiniens avaient promis de riposter au raid israélien de jeudi matin dans le camp de réfugiés de Jénine, dans le nord de la Cisjordanie, au cours duquel neuf Palestiniens ont été tués.

Un cycle de violences perpétuel. «Quand les enfants de Gaza ne tremblent pas sous les frappes de l'armée israélienne, poursuit Ahmed Alazbat, ils sont surveillés par ses drones. Surtout, ils subissent au quotidien le traumatisme d'une société totalement détruite par les luttes entre partis politiques, à commencer par le Hamas et le Fatah.» En août dernier, la guerre

avait fait près de 50 morts, dont 17 enfants dans la bande de Gaza.

Ahmed Alazbat a mis sur pied l'association Yaffa en mai 2021 avec Julie Franck, maître d'enseignement et de recherche à la Faculté de psychologie et des sciences de l'éducation de l'Université de Genève (UNIGE). Depuis plus d'un an, leur équipe sillonne ce territoire palestinien de plus de 2 millions d'habitants, pour apporter d'urgence un soutien aux enfants. L'équipe est appuyée à distance par des étudiants du Global Studies Institute de l'UNIGE.

D'une guerre à l'autre

Dans la bande de Gaza, près d'une personne sur deux a moins de 18 ans. Or, plus de la moitié d'entre



eux auraient songé au suicide, selon une étude publiée en 2022 par

«On devine, chez ces enfants et ces adolescents, une perte de la valeur de la vie.»

Julie Franck

Maître d'enseignement et de recherche à la Faculté de psychologie et des sciences de l'éducation de l'Université de Genève l'organisation Save The Children. Ils sont 800'000 à n'avoir jamais rien connu d'autre que le blocus imposé depuis quinze ans par Israël et l'Égypte, suite à la prise de pouvoir par les islamistes du Hamas le 14 juin 2007.

Sur cette période, les plus âgés d'entre eux ont déjà subi cinq guerres. Aujourd'hui, 80% des enfants vivent constamment en état de dépression, de deuil ou de peur. Cette proportion n'était «que» de 55% il y a quatre ans, toujours selon Save The Children.

Beaucoup d'enfants mouillent leurs draps, éprouvent des difficultés à s'exprimer, certains se murent dans le silence, ont du mal à se concentrer à l'école, à mener à bien une tâche. Dans une majorité des cas, leurs parents n'ont pas de travail et à peine de quoi les nourrir. Ils comptent presque tous, dans leurs familles, des morts et des mutilés. «Les agences de l'ONU parlent de 300'000 jeunes souffrant de symptômes traumatiques se caractérisant par une souffrance morale et des complications physiques altérant profondément leur vie, souligne Julie Franck. On voit des jeunes faire des AVC, être atteints de paralysie ou souffrir de pathologies inconnues...»

«On devine, chez ces enfants et ces adolescents, une perte de la

valeur de la vie. Lors d'une visite sur place, il y a quatre ans, j'en ai vu qui continuaient de jeter des pierres sur les soldats israéliens alors même que ces derniers venaient de tuer d'une balle l'un des jeunes Palestiniens», se souvient Julie Franck.

«J'ai vécu 26 ans dans la bande de Gaza. Au-delà des bombes et du blocus, ce qu'il y a de plus destructeur pour un enfant, c'est de grandir dans la haine et la méfiance», confie Ahmed Alazbat. «Un père dit à son fils: «Ne parle pas et ne joue pas avec tel et tel, car sa famille est affiliée à l'autre parti politique. Si jamais tu t'en rapproches, je te frapperai, je te punirai.» Ce discours, ensuite, les enfants le répercutent entre eux. C'est omniprésent. Il y a des centres séparés pour les jeunes du Hamas, pour les enfants du Fatah, pour ceux du Jihad islamique...»

Désespoir

«À cette haine vient s'ajouter la méfiance, poursuit Ahmed Alazbat. Car certaines familles affamées acceptent par désespoir de rendre de «petits services» au Mossad en échange d'un peu d'argent pour acheter de quoi manger. Mais ensuite, cette agence de renseignement israélienne leur en demande toujours davantage, en menaçant de les dénoncer au Hamas s'ils refusent.»

L'association Yaffa, soutenue par la Ville de Genève et plusieurs autres communes du canton, agit sur place. L'équipe, composée de psychologues, de travailleurs sociaux et d'artistes, tous issus de zones défavorisées de la bande de Gaza, va de quartier en quartier, proposant des activités physiques ou artistiques pour faire jouer ensemble les enfants de tous bords, brisant les tabous.

«On assiste soudain à des conversations entre voisins qui ne se parlaient plus depuis des an-

nées. On voit des pères accepter de s'écarter de leur rôle traditionnel et s'amuser avec leurs enfants. Notre équipe a même réussi, dans des villages très conservateurs, à faire sortir des mères entièrement voilées dans la rue où se tenaient les activités.»

«Je veux croire au changement, insiste Ahmed Alazbat. Pas celui de l'armée israélienne ou des mafias politiques palestiniennes qui profitent du trauma pour maintenir leur pouvoir. J'ai espoir dans la nouvelle génération. Je veux semer une graine de paix chez ces enfants. Leur montrer qu'on peut tenter de vivre autrement, oser faire confiance et respecter l'autre.»